

appel le chef du jury, répondant à la question qui lui est posée, dit d'une voix ferme "le prisonnier n'est pas coupable."

"M. MORIN.—La couronne a-t-elle d'autres accusations à porter contre le prisonnier ?

"M. MORIN.—La couronne n'a pas d'autres accusations.

"M. MORIN.—Je demande la mise en liberté du prisonnier.

"Le JUGE-EN-CHEF.—Que le prisonnier soit mis en liberté.

"Immédiatement le prisonnier laisse la barre et est reçu dans les bras de ses amis au milieu du plus vif enthousiasme.

"Il était alors huit heures et demie du soir."—*Minerva.*

A huit heures, le jury se retira, et après une courte délibération, rapporta un verdict de "non coupable," au grand étonnement de tous ceux qui étaient dans la cour. Le prisonnier fut mis en liberté et la cour s'ajourna à lundi.—*Poys.*

VARIÉTÉS.

L'ANGLAIS DE PARIS

JUGÉ PAR UN YANKEE.

(Suite. Voir le No. 19.)

L'Anglais de Paris hante peu les théâtres, car, même après plusieurs années de résidence, il ne comprend jamais assez bien la langue française pour goûter les tirades du drame et les facéties du vaudeville. Il va parfois au Grand-Opéra admirer les décorations; la mode l'entraîne à l'Opéra italien, qu'il suit comme une triste nécessité de la vie fashionable; il a suivi les représentations de Carter et de Van Amburgh, dans la douce espérance de les voir dévorés; mais ses principaux plaisirs sont des plaisirs gastronomiques, et le chef de Vefour vaut à ses yeux tous les chanteurs du monde, avec ou sans *ut*.

Plusieurs tavernes anglaises sont établies à Paris; mais les vrais *gentlemen* ne s'y aventurent jamais. Elles sont abandonnées aux *grooms*, aux *tigres*, aux *jockeys*, aux laquais en gilet rouge et en culotte de peau. On y voit aussi de modestes commis, des gens de lettres et autres individus sobres par nécessité. *Rouast-beef and potatoes, plum-pudding, ham and veal*, du porter, du grog avec *a slice of lemon*, voilà la carte. Ne demandez pas davantage. Vous offririez à l'hôte une tonne d'or qu'il ne vous servirait pas une fricassée de poulet. La variété n'est pas sa devise.

L'Anglais de Paris vante cette cuisine nationale, mais il n'en use pas; son estomac est moins patriotique que son cœur. C'est dans les restaurants du boulevard de Gand ou du Palais-Royal qu'il prend habituellement sa nourriture. Voyez comme il officie, seul, dans un cabinet bien clos, devant une table surchargée. Est-il un de nos viveurs capable de mieux dresser le menu d'un dîner? Est-il un Français qui puisse tenir tête au gourmet britannique? Après avoir englouti un repas à trois services, après avoir fait succéder le bordeaux au volney, le champagne au bordeaux, l'Anglais se lève de table sans broncher, fier comme un athlète après un rude combat. A la vérité, une invincible somnolence s'empare bientôt de lui d'autant plus victorieusement qu'il méconnaît les avantages du café. Il fait quelques tours dans les passages, décoche des œillades aux modistes, et rentre chez lui pour se livrer aux douceurs digestives du repos.

Quoique l'Anglais soit convaincu, malgré les sarcasmes de lord Byron, qu'Albion est exclusivement la patrie des jolies femmes, il ne dédaigne pas de courtoiser les Parisiennes. Les femmes de mauvaises mœurs, les *lorettes* se le disputent, parce qu'elles l'envisagent comme une personnification de la richesse, et le velours, le satin, les plumes, les diamants qu'on le suppose à même de prodiguer, l'environnent d'une resplendissante auréole. Errez dans les couloirs de l'Opéra par une belle nuit de bal masqué, vous y remarquerez que les Anglais y sont en grand nombre; ils se laissent prendre aux agaceries des femmes galantes; ils font consciencieusement auprès d'elles le métier d'hommes à bonnes fortunes; ils ont la bonhomie d'être fiers de leurs vénales conquêtes, aux pieds desquelles ils déposent l'hommage d'un cœur sensible et d'un souper fin. Heureuse et enviable celle qui peut enlacer un Anglais dans ses filets! Pour peu qu'elle soit douée d'adresse, elle prélèvera un fructueux impôt sur la crédulité de sa victime, et quittera l'insulaire dépouillé, mais toujours content.

Bien entendu que ceci s'applique aux célibataires anglais, et non aux honnêtes pères de famille. Ceux-ci vivent retirés; ils passent les soirées *at home* avec leurs nombreux enfants. Leur plus grande distraction est de prendre du thé. Dans toutes

les saisons, y compris la canicule, rassemblés autour d'une bouilloire fumante, ils s'administrent des tasses de cette infusion sudorifique.

Fidèles à leur rigorisme anglican, ces pères de famille ne se permettent, le dimanche, ni la musique, ni la danse, ni le spectacle. Seulement, après avoir assisté au service religieux, l'Anglais de Paris s'émaucipe. Il monte en wagon; il va humer l'air méphitique des bassins de Versailles et se perdre dans le labyrinthe de toiles peintes placé sous l'invocation de toutes les gloires de la France. L'Anglais professe une vive prédilection pour les grandes eaux. L'obligation de faire queue deux heures au débarcadère, sous prétexte de gagner trente minutes sur le trajet, la crainte d'être écartelé par une explosion, la rapacité des restaurateurs de la ville de Louis XIV, la monotonie, la durée passagère du spectacle hydraulique, rien ne le décourage, rien ne refroidit son ardente curiosité.

Si les Français se lassaient des grandes eaux, il resterait toujours des Anglais pour y courir.

Quant aux Anglaises, elles ressortent au milieu de la population féminine de Paris. Leurs cheveux blonds, leurs beautés éclatantes, leur transparence aérienne, les font remarquer aux Tuileries ou sur les boulevards; mais en rendant hommage à leurs charmes physiques, j'avoue qu'à mes yeux les Parisiennes l'emportent sur elles par l'élégance et le bon goût de leur toilette. Les Anglaises que j'ai vues à Paris, ont, comme celles de Londres, un costume plus excentrique que gracieux. Leur coiffure n'est jamais en harmonie avec leur chaussure; elles portent des souliers communs et des crapeaux empanachés; elles mettent un lourd enchemire par-dessus une robe légère, et se chargent de fourrures au mois de juin. Dans les bals, au théâtre, dans les dîners de cérémonie, elle se décolletent de manière à exposer aux yeux leurs rondes et blanches épaules. Il ne faudrait pas toutefois les taxer d'inconvenance; les *misses* et les *ladies* sont au contraire d'une prudence exagérée. Les équivoques, parfois un peu grossières que se permettent certains Français, même dans la bonne compagnie, les anecdotes scandaleuses qu'ils racontent excitent l'indignation des femmes de la Grande-Bretagne, habituées à plus de retenue, et elles ont souvent occasion de répéter:—Oh! c'est choquant! choquant! en vérité! Oh! *shocking! shocking! indeed!*

Blanches et roses, les jeunes Anglaises, malgré leur défaut d'expression, ont souvent inspiré des passions dont les suites, plus ou moins romanesques, ont figuré dans les *faits-Paris*. Sentimentale et platonique, la jeune Anglaise aime les *Lara* et les *Childe-Harold*. L'homme simple, décent, modeste, ennemi du bruit, ne produit sur elle aucune impression. C'est *a shocking style of man*. Mais, le prince polonais, possesseur d'immenses biens confisqués, l'aventurier affublé d'un titre de contrebande et d'une décoration apocryphe... Oh! *what sweet creatures they are!*

Les Anglaises sont d'une voracité extraordinaire. Entre le déjeuner et le dîner, elles entrent chez un pâtissier et absorbent de ces lourdes et compactes pâtisseries britanniques qui, employées comme projectiles, feraient bulle et tueraient un homme à cent pas. Cette consommation ne les empêche pas de dîner amplement et de manger des *sandwiches* à l'heure du thé: si bien qu'on ne sait comment se concilie la diaphanéité de leurs formes avec l'immensité de leur appétit.

Les précédentes observations démontrent que les Anglais tiennent des Hébreux, et qu'ils emportent leur pays à la semelle de leurs souliers. Transplantés en France, ils y conservent leur type national, leurs habitudes, leurs préjugés. Ils défendent avec ténacité la suprématie de cette patrie qu'ils ont abandonnée. Cette fermeté des convictions nationales fait en Europe la force de l'Angleterre. Les Français ont une ardeur, un élan, un enthousiasme que suit trop tôt le découragement; les Anglais se recommandent par une persistance lente et régulière. L'humeur inquiète, l'instabilité des Français les entraînent à des révolutions perpétuelles. Les Anglais, comme leurs machines, se meuvent dans des conditions presque invariables. Emportés par un amour déréglé du progrès, les Français détruisent sans cesse ce que leurs pères ont édifié. Retenus par la crainte de tomber de mal en pire, leurs voisins conservent quand même leurs institutions. (Traduit de l'Anglais de Fenimore Cooper.)